

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite); Le chien savant. — VARIÉTÉS : Le cardamome; Le mont Faulhorn et le torrent du Giessbach (Suisse).

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### L'AMI D'ÉDOUARD.

Le premier mouvement du colon fut de se jeter entre son fils si miraculeusement retrouvé et la partie du bois

où il venait d'entendre le rauquement du tigre; mais déjà Tueur-d'Éléphants avait pris ce poste, et son œil fauve sondait les arcades sombres de la forêt, où régnait maintenant un silence de mort.

Édouard Palmer, le plus charmant démon qu'il fût possible d'imaginer, était souple, nerveux et grand pour son âge. L'exercice avait fortifié ses membres, l'ardeur du climat lui avait donné une certaine précocité. Son visage plein et régulier était bruni par le soleil, son œil noir surmonté de sourcils vigoureusement tracés. N'eussent été ses cheveux blonds, on eût pu le prendre pour un bel enfant de la race cuivrée. Son costume, fort simple, consistait en un pantalon et une robe courte de calicot blanc; un chapeau de jonc tressé, à larges bords, était retenu sur sa tête par une ganse. Plusieurs petites flèches à fer émoussé étaient pas-

sées dans sa ceinture de soie bleue des Indes. Habituellement, il avait des mouvements brusques, impétueux,

la parole vive et prompte; mais en ce moment, l'enfant mutin paraissait tout effaré, soit qu'il fût encore étourdi par la rapidité avec laquelle il venait d'être emmené, soit qu'il eût réellement conscience d'un danger.

Toutefois, son pauvre père, en le retrouvant sain et sauf, ne put contenir sa joie; il l'enleva dans ses bras, le serra contre sa poitrine et l'embrassa chaleureusement, en lui disant d'un ton de reproche :

« Cruel enfant, quelles inquiétudes tu nous causes ! N'as-tu donc aucune pitié pour ta mère et pour moi ? »

Édouard ne répondit qu'en lui rendant ses caresses.

Cependant Tueur-d'Éléphants, qui avait montré tant d'ardeur à voler au secours du fils de son maître, avait cessé de regarder du côté de la forêt, et, appuyé sur son fusil, observait tranquillement cette scène touchante. Mais il n'avait pas un mot, pas un signe affectueux pour ce petit favori, qu'un moment il avait cru perdu. Seulement il cracha un énorme tapon de bétel, et, tirant sa boîte de siri, il en prit une nouvelle dose qu'il mâcha d'un air de complaisance; c'était là, peut-être, sa manière à lui de témoigner sa satisfaction et de féliciter ses patrons de l'heureux résultat de l'aventure.

Palmer, après cette première effusion de tendresse paternelle, remit l'enfant sur ses pieds; puis, regardant sévèrement la négresse qui, assise sur l'herbe,

commençait à peine à recouvrer ses sens :

« Maria, lui dit-il, sais-tu bien que tu mériterais un



Je suis bien fâché de t'avoir causé tant de chagrin. (Page 266, col. 1.)



rude châtement pour avoir ainsi abusé de notre confiance?

— Oh! maître, mon bon maître, pas moi.... C'est lui.... petit massa Édouard. »

De son côté, l'enfant se hâta de venir en aide à sa gouvernante :

« Père, dit-il délibérément, ne grondez pas cette pauvre Maria; ce n'est pas elle qui a désobéi, c'est moi, moi tout seul; écoutez : maman nous avait permis d'aller voir récolter le bétel, et j'étais parti avec Maria. J'avais emporté mon arc et mes flèches pour tirer sur les oiseaux qui viennent manger le riz.... Mais où donc est-il, mon arc? ajouta le petit garçon en regardant autour de lui avec inquiétude; je l'aurai aisé tomber dans le bois.... »

— Bon! interrompit Palmer impatienté, on le retrouvera, ou l'on t'en fera un autre.

— C'est que je n'ai jamais eu d'arc si grand et si juste.... Eh bien! donc, reprit-il en continuant son récit, nous sommes arrivés dans les plantations, Maria et moi, et je cherchais les oiseaux dans les rizières quand nous avons rencontré le nègre Darius.... vous savez? Darius, votre valet de chambre; il m'a dit : « Massa Édouard, avez-vous vu la grande fleur qui est là-bas dans le bois, au pied du vieux bombax? Elle est si énorme que vous pourriez vous coucher dedans sans la remplir. » Alors, moi, j'ai voulu voir la grande fleur, et je l'ai dit à Maria, mais Maria ne voulait pas; je me suis sauvé; elle m'a rappelé; je me suis sauvé plus fort. Je savais où était le bombax, et je tenais à voir la grande fleur. Maria s'est mise à courir, mais je courais mieux qu'elle; j'ai passé à côté des Chinois, qui revenaient à l'habitation avec les chariots, et je me suis enfui dans la forêt.

— Et aucun de ces coquins ne vous a prévenus qu'un tigre s'était montré aujourd'hui dans cette partie du bois?

— Ah! l'on savait donc qu'il y avait un tigre? Moi, je l'ignorais, et Maria l'ignorait aussi. Darius a voulu nous suivre, Maria l'a renvoyé avec colère. Elle est entrée avec moi dans la forêt, mais je me suis caché. Je voulais absolument voir la grande fleur, et j'espérais que Maria, ennuyée de me chercher, finirait par s'en aller; mais elle ne s'en allait pas, elle me cherchait toujours en m'appelant. Quand elle a été un peu loin, je me suis levé pour aller vers le bombax, et j'ai fini par trouver la grande fleur. Alors seulement j'ai répondu à Maria, qui pleurait, pleurait.... Maria, viens que je t'embrasse, ajouta le gentil enfant en passant ses bras autour du cou de la négresse; je suis bien fâché de t'avoir causé tant de chagrin. »

Palmer écoutait attentivement ce petit récit, qui disculpait presque entièrement la gouvernante. Il demanda d'un ton plus doux :

« Maria, tout ceci est-il bien vrai? »

La pauvre négresse semblait ravie de l'éloquence d'Édouard, et l'écoutait bouche bée; elle répondit moitié souriant, moitié pleurant :

« Massa Édouard parler mieux que Maria, mais tout être bien vrai.... Ensuite petit maître rien dit encore du tigre! »

— Oui, oui, reprit le colon frémissant à ce souvenir; vous avez dû être poursuivis par le tigre, car j'ai entendu ses rugissements; comment lui avez-vous échappé?

— Ah! c'est vrai, reprit Édouard étourdiment. Pendant que nous étions en admiration devant la grande fleur, le tigre s'est montré dans les broussailles à quelques pas de nous, et il m'a fort effrayé, quoique ce soit une bien jolie bête. Alors Maria s'est mise à crier, et moi j'ai crié aussi, mais le tigre a crié plus haut. Il allait sauter sur nous, quand un grand homme velu et fort laid s'est montré tout à coup au pied du bombax et a frappé le tigre avec un énorme bâton qu'il tenait à la main. Mais je n'ai pu voir le combat, car Maria m'a saisi et m'a entraîné en courant de toutes ses forces. C'est alors sans doute que j'ai perdu mon arc, mais je le retrouverai. »

Palmer paraissait frappé de surprise.

« Que dit-il? demanda-t-il à Maria, un homme assez hardi pour attaquer un tigre avec un bâton?... Le malheureux doit être dévoré! »

— Non, non, massa; moi croire au contraire le tigre être mort.

— Un tigre tué à coups de bâton, c'est de l'extravagance, ma pauvre Maria; et quel est l'homme qui a osé tenter une entreprise aussi folle? Le connais-tu?

— Non, maître; mais lui être bien grand, bien fort.... C'être de ces hommes qui ne parlent pas. »

Palmer ne comprenait pas ce que la négresse voulait dire, et il la pressa de questions; elle se contenta de répéter que son sauveur était un de ces hommes « qui ne peuvent pas ou ne veulent pas parler. »

« Et il était hideux! » ajouta Édouard par forme de commentaire.

Le colon demeura pensif et chercha vainement à s'expliquer cette étrange aventure. Enfin il se tourna vers Tueur-d'Éléphants, qui demeurerait impassible en mâchant son bétel, et lui demanda s'il était disposé à poursuivre sa chasse.

« Le nini mort, répliqua froidement le Malais.

— Mort! Et comment le savez-vous? »

Alors Tueur lui expliqua en peu de mots que le rugissement qu'ils avaient entendu peu de moments auparavant, après s'être prolongé d'une façon lamentable, avait cessé brusquement, ce qui indiquait que la force avait manqué tout à coup à la bête féroce. Quoique Palmer eût pleine confiance dans l'expérience de son compagnon en pareille matière, il secoua la tête.

« Eh bien! nous en aurons le cœur net, reprit-il; aussi bien il importe de détruire ce maudit animal qui s'est cantonné si près de mon habitation. Tueur-d'Éléphants, nous sommes bien armés, et nous allons savoir si ce tigre n'est vraiment plus à craindre.... Toi, Maria, poursuivit-il en s'adressant à la négresse, retourne bien vite au logis avec Édouard, et ne le laisse plus s'échapper. Ne vous arrêtez pas en chemin, car ces dames, et surtout ma pauvre Elisabeth, doivent être dans des transes mortelles. »

Maria, qui adorait sa maîtresse, se mit en devoir d'obéir avec empressement, et prit Édouard par la main pour l'emmener; mais le volontaire petit bonhomme résista énergiquement.

« Non, non, répliqua-t-il d'un ton opiniâtre; je suis maintenant avec père, et je n'ai plus rien à craindre. Je veux revoir la grande fleur et aussi l'homme velu qui a battu le tigre avec son bâton.... et puis je retrouverai mon arc. N'est-ce pas, cher père, bon petit père, que vous me permettez d'aller avec vous et avec mon ami Tueur-d'Éléphants? »



Palmer essaya de faire entendre raison à l'enfant indocile; mais, comme il ne pouvait y réussir, il consentit à le garder et à renvoyer Maria seule à l'habitation. Il avait besoin d'un guide pour retrouver le lieu de la lutte, et Édouard pouvait lui en servir. D'ailleurs, de peur d'accident, il prit sur un de ses bras le petit mutin, qui eût beaucoup mieux aimé marcher, et il arma son autre main d'un de ses pistolets d'arçon. Ces précautions prises, il congédia Maria en la chargeant de dire à Élisabeth qu'il serait bientôt de retour à la colonie, et il pénétra plus avant dans la forêt, toujours suivi de Tueur-d'Éléphants.

#### IV. Le tigre.

Quoique cette portion de bois ne fût pas très-fourrée, l'obscurité commençait à s'étendre sous le feuillage, et il y régnait un silence majestueux. Le moindre bruit, la rupture d'une branche sèche sous les pas des chasseurs, le battement d'aile d'un oiseau qui cherchait son gîte pour la nuit, y éveillaient mille échos confus et plaintifs. L'enfant indiqua du doigt l'arbre cherché. Mais il faisait trêve à son babil ordinaire, comme si la solennité de ces déserts eût agi même sur son organisation vive et remuante. Le sol était accidenté, embarrassé de grosses souches d'arbres aux rejets vigoureux, de cactiers, de gigantesques fougères. Palmer marchait avec lenteur, sondant du regard chaque touffe d'herbes et serrant son fils contre sa poitrine. Le Malais lui-même semblait avoir compris la nécessité de se tenir sur ses gardes; il avait dégagé des plis de son vêtement la poignée de ses criss et armé son fusil double; mais, contrairement à son maître qui regardait la terre avec attention, il examinait le sommet des arbres, comme s'il eût soupçonné que de là viendrait peut-être le péril.

On se trouva bientôt au pied du vieux bombax où s'était opérée la délivrance encore inexplicée de l'enfant et de la gouvernante. Cet arbre était un de ces végétaux gigantesques, dont rien dans nos régions septentrionales ne saurait donner une idée. Le bombax de l'Océanie est en effet le rival du célèbre baobab du Sénégal, le plus grand arbre du monde; et il a une élévation telle, au dire des Indiens, que la flèche lancée par le plus vigoureux archer n'en saurait atteindre le sommet. Celui dont nous parlons était surtout remarquable. Sa tête semblait se perdre dans les nues, et il avait fallu peut-être dix siècles à la nature pour produire cette merveille. Les colons qui avaient pratiqué des coupes alentour avaient reculé devant les dangers et les difficultés de l'abattre. Peut-être aussi la majesté de son port, la noble symétrie de ses branches, qui a valu le nom « d'arbre à parasol » à cette espèce, ses grappes de magnifiques fleurs rouges, auxquelles devaient succéder des touffes d'une matière précieuse appelée « coton de soie », avaient-elles décidé le bûcheron à l'épargner. Quoi qu'il en fût, les plus fiers palmiers n'étaient auprès de lui que des arbustes, et il attirait seul le regard comme le roi de la forêt.

Cependant, sous son ombre se trouvait un autre végétal non moins extraordinaire, et qui eût pu, à des titres différents, lui disputer cette royauté. C'était la fleur colossale qui avait excité la curiosité d'Édouard. Les Malais la désignent sous le nom de *krouboul*. Elle n'avait ni feuilles ni tige et reposait sur le sol même; elle était d'un blanc violacé; chacun de ses pétales avait

plus d'un pied de long, et la fleur entière plus de dix pieds de circonférence. C'était le géant des fleurs comme le bombax était le géant des arbres. Par malheur, cette splendide corolle n'exhalait qu'une odeur désagréable; Dieu, en lui donnant la grandeur et la beauté, semblait avoir voulu réserver aux plantes moins favorisées les suaves parfums.

Édouard, à la vue de ce phénomène botanique, retrouva son babil et s'efforça de se dégager des bras de son père, peut-être pour aller se rouler sur les pétales blancs du *krouboul* comme sur un lit de satin. Palmer, de son côté, n'eût pas manqué, en toute autre circonstance, d'admirer ce superbe échantillon de la flore sumatrienne; mais il avait conscience d'un danger réel, et, après avoir jeté un regard distrait sur la fleur, il continua d'examiner les inégalités du terrain environnant. Quant à Tueur-d'Éléphants, il ne paraissait nullement s'inquiéter de ce qui se trouvait à ses pieds, et scrutait avec un soin minutieux les branches du vieux bombax, qui s'élevait comme une pyramide de verdure au-dessus de sa tête.

Tout à coup, Palmer poussa un cri d'alarme. Dans un enfoncement formé entre deux racines saillantes, il venait d'apercevoir un énorme tigre, tapi comme s'il allait bondir sur eux. Il serra son fils contre sa poitrine et se disposait à lâcher la détente du pistolet, quand le Malais lui dit froidement :

« Ce n'est pas la peine.... J'avais raison.... Le nini est mort. »

Il marcha vers le tigre, qui, en effet, ne fit pas un mouvement, et il le retourna du pied avec mépris.

C'était une bête monstrueuse, qui ne ressemblait en rien aux tigres efflanqués et pulmoniques de nos ménageries; sa tête puissante, ses yeux encore étincelants, ses larges pattes aux ongles d'acier inspiroient l'effroi. Sa belle robe rayée et sa longue queue aux gracieuses ondulations se détachaient sur la surface rugueuse des racines; et Édouard, à qui son père rassuré venait enfin de rendre la liberté de ses mouvements, prenait plaisir à passer ses petites mains dans cette soyeuse fourrure. Le corps était encore chaud, mais il ne bougeait plus, et, en dépit de la vitalité si tenace dans la race féline, l'animal semblait avoir été foudroyé.

Palmer cherchait toujours à s'expliquer cette mort instantanée, quand le Malais lui fit poser la main sur le dos du tigre. À travers la peau, on sentait l'épine dorsale complètement brisée. Puis Tueur lui fit palper la tête de l'animal; la boîte osseuse, bien qu'elle eût l'épaisseur et la dureté d'une plaque de marbre, avait été broyée de telle sorte, que le crâne et la cervelle semblaient réduits en une pâte sanglante. Enfin pour compléter sa démonstration, il indiqua au colon une grosse branche qui était restée à côté du tigre et devait avoir été l'instrument de mort. C'était une véritable massue arrachée à un casuarina ou arbre de fer, et pourtant elle avait été rompue par la violence du choc.

Palmer, au comble de l'étonnement et ne pouvant nier l'évidence, dit :

« Je ne croirai jamais qu'un homme ait pu porter de pareils coups; nulle force humaine ne serait capable de tuer ainsi un tigre royal.

— Orang-outang, » répondit le Malais laconiquement.

Ce mot fut pour le colon un trait de lumière. Il se souvint alors des récits merveilleux qui avaient cours



au sujet de la vigueur incroyable, de l'agilité, de l'intelligence de ces grands singes appelés par les Malais orangs-outangs. Il comprit enfin ce que Maria avait voulu dire en assurant que le tigre avait été tué par « un de ces hommes qui ne parlent pas ; » car, pour les nègres comme pour les Malais, les chimpanzés du Sénégal et les orangs de Bornéo ou de Sumatra sont seulement des hommes paresseux qui se sont enfuis dans les bois, afin de ne pas être forcés de travailler. Quoique Palmer eût souvent entendu dire que le pays contenait des orangs, c'était la première fois que l'un d'eux se montrait si près du Nouveau-Drontheim. Leur présence, du reste, était peu à désirer, car, dans ces immenses forêts où se trouvent le tigre, l'éléphant et

le rhinocéros, l'orang est encore plus terrible que le rhinocéros, l'éléphant et le tigre ; seul, il ne craint aucun de ces monstres, et leur inspire comme à l'homme lui-même une véritable terreur.

« Quoi ! s'écria Palmer stupéfait, je dois à un orang-outang la vie de mon fils ? »

— Un orang-outang ! s'écria Édouard à son tour ; je voudrais bien le voir. Je n'ai pas eu le temps de le regarder, tant Maria m'a vite emmené.... Il est laid, mais il n'est pas méchant, puisqu'il a tué le tigre qui allait nous dévorer.... Je veux voir l'orang-outang. »

Mais Palmer comprenait à cette heure pourquoi le Malais regardait toujours sur les arbres, et il avait des raisons de penser que le vainqueur du tigre ne pouvait



Il venait d'apercevoir un énorme tigre. (Page 267, col. 2.)

être éloigné. Or, la nuit venait, le fourré était sombre autour de lui, et l'orang n'est jamais aussi redoutable que lorsqu'il reste invisible ; au moment le plus inattendu, le chasseur tombe, le front brisé, sans avoir même soupçonné le voisinage du robuste ennemi qui le frappe. Palmer se souvenait de tout cela, et ses inquiétudes paternelles se réveillèrent. Prenant de nouveau Édouard dans ses bras, il lui dit d'une voix étouffée :

« Pauvre enfant ! tu ne sais guère ce que tu demandes... Si les histoires que l'on raconte sont véritables, ne souhaite jamais de voir de près ce vilain animal.

— Quoi ! père, est-ce vraiment un animal ? demanda naïvement le jeune garçon ; Maria me parle toujours de ces orangs, et elle assure...

— Heugh ! » fit le Malais derrière eux.

Ils se retournèrent précipitamment. Tueur-d'Éléphants désignait de la main un objet placé à une élévation considérable sur le vieux bombax.

« Là..., là, dit-il à voix basse, le voyez-vous ? »

Mais le père et le fils n'avaient pas la vue assez exercée pour distinguer quelque chose à cette hauteur. D'ailleurs, malgré les indications du Malais, leurs regards s'égarèrent au milieu du labyrinthe que formaient les branches et le feuillage de l'arbre colossal. Enfin pourtant, un mouvement brusque opéré dans un massif de feuilles, et une espèce de bourdonnement sourd parti du même point, servirent à fixer leur attention.

À la bifurcation de deux grosses branches apparaissait, sur le ciel encore clair, une face barbe, sauvage, aux yeux perçants. Le corps était caché ; on voyait seu-



lement cette large figure immobile dont l'œil suivait chaque mouvement des personnes arrêtées en bas et semblait les menacer ou les défier. Tueur-d'Eléphants porta son fusil à l'épaule; mais Palmer rabattit vivement l'arme, et dit avec autorité :

« Ne tire pas, je te le défends.... si dangereux que soit cet orang, il a sauvé la vie à mon fils et à Maria: je ne souffrirai pas qu'on lui fasse le moindre mal

— Et moi aussi, et moi aussi, dit Édouard en battant des mains, je n'entends pas qu'on fasse de mal à mon orang-outang! »

Peut-être les ordres du père et du fils eussent-ils été insuffisants contre une détermination bien arrêtée de l'indomptable Malais; il avait eu d'abord un mouvement de colère et de révolte quand son maître avait détourné le fusil; cependant il se contint et repliqua :

« Je ne voulais pas tirer, mais seulement effrayer l'orang, qui nous nargue.... Il est trop haut, et le fusil trop petit.... Je reviendrai avec mon fusil à moi, ma lance et mes flèches empoisonnées.

— Je te le défends, répondit Palmer avec force. Songes-y bien, Tueur-d'Eléphants, si maintenant ou plus tard tu osais attaquer ce singe qui m'a rendu un si grand service, je saurais bien t'en punir. »

Le Malais était incapable d'apprécier les sentiments généreux de son maître; néanmoins il garda le silence. Bientôt Palmer reprit :

« Il ne nous reste plus rien à faire ici; retournons donc bien vite à l'habitation. Je ne serai pas tranquille tant que je saurai mon Édouard à portée des atteintes de cet orang. Tiens, crois-moi, Tueur, ne l'irrite pas; il pourrait être dangereux de s'attaquer à lui! »

Peut-être le chasseur partageait-il cette opinion, mais le danger de l'entreprise était pour lui un attrait de plus. Palmer ajouta :

« Le tigre t'appartient; tu pourras, demain matin, venir le chercher avec quelqu'un de tes camarades; et

le docteur van Stetten, qui s'occupe d'histoire naturelle, te donnera plus d'une belle roupie pour la peau. Maintenant partons. »

Ce présent adoucissait beaucoup le Malais et changea le cours de ses idées. Tueur essaya de charger sur ses épaules l'énorme animal; mais il ne put y parvenir. Il le laissa donc à la même place, se promettant de venir l'enlever plus tard, et on reprit le chemin de l'habitation.

Édouard, toujours mutin, essaya bien de résister; il s'obstinait à vouloir chercher l'arc qu'il avait perdu; mais déjà le crépuscule si court de ces régions équatoriales était fini, et les étoiles commençaient à briller au ciel. Sans parler du voisinage du redoutable orang-outang, il y avait trop de danger en pareil endroit pour qu'il fût prudent de s'y arrêter davantage, et on n'écoula pas l'enfant gâté.

Le quadrumane montrait toujours sa figure hideuse à la cime du bombax, et quand les promeneurs s'éloignèrent, il les observa avec une curiosité farouche. A peine eurent-ils fait une vingtaine de pas qu'ils entendirent un grand bruit de feuilles, en même temps qu'un cri rauque, guttural, d'un caractère étrange. Ils se retournèrent encore une fois: l'orang venait de se redresser, et son corps dif-

forme, suspendu par un de ses longs bras à une branche, se dessinait en noire silhouette sur le ciel lumineux.

Quelques instants plus tard, Édouard passait des bras de sa mère dans ceux de sa tante et de sa cousine; et, avec la naïve forfanterie de son âge, il leur raconta verbeusement ce qu'il avait vu, fait et dit, dans cette soirée si pleine d'événements.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)



L'œil suivait chaque mouvement. (Page 269, col. 1.)



Ne tire pas, je te le défends.... (Page 269, col. 1.)

## LE CHIEN SAVANT.

Eugène avait fait un petit voyage à la ville avec son père; le soir de son retour, tandis que son frère et ses



sœurs arrangeaient les nouveaux jouets qu'ils venaient de recevoir, il commença à décrire aussi bien qu'il put les choses merveilleuses qu'il avait vues. Quoique les jouets fussent bien séduisants, on les abandonna pour écouter Eugène. La moitié de la chasse au cerf de Henri resta dans sa boîte; Augusta laissa pêle-mêle les édifices de son Paris en relief, qui semblait bouleversé par un tremblement de terre; Alix mit sa poupée sur les genoux de sa mère et alla s'asseoir sur un bout du tabouret de son frère.

« De tout ce que j'ai vu, disait Eugène, ce qui m'a le plus intéressé, c'est le chien savant.... »

— On te reconnaît bien là, s'écria la petite Alix; tu aimes les chiens par-dessus tout.

— Je ne les aime pas à beaucoup près autant que je t'aime, » répondit l'affectueux petit garçon en baisant les joues roses de sa sœur.

Les yeux d'Alix brillèrent; elle jeta son bras potelé sur l'épaule de son frère.

« Eh bien! dit-elle, raconte-nous tout ce qu'a fait le chien savant. »

Eugène se mit à raconter toutes les prouesses de l'étonnant animal:

« Il s'appelle Apollon. Apollon est Grec de naissance; comme beaucoup d'autres héros, il est né à Athènes, mais il appartient à un Anglais qui a fait son éducation.

— On fait l'éducation d'un chien? interrompit Henri; cela paraît drôle.

— C'est tout simple, reprit Eugène. On l'instruit, on le dresse, si tu le préfères, c'est toujours faire son éducation. Et si tu veux bien m'écouter au lieu de rire et de m'interrompre, tu verras que ton éducation à toi était commencée depuis longtemps, que tu n'en savais pas autant à beaucoup près qu'Apollon. Voici ce qu'il a fait. On mit d'abord par terre un grand morceau d'étoffe verte, puis on arrangea au-dessus, en un grand cercle, vingt-six cartes ayant d'un côté une lettre de l'alphabet et de l'autre un chiffre, depuis un jusqu'à vingt-six. Le maître d'Apollon pria les spectateurs de dire les noms qu'ils désiraient que le chien composât. Plusieurs noms furent prononcés, et Apollon en trouva les lettres sans se tromper une fois.

— Parlait-il? demanda Alix.

— Oh! non, Alix; jamais je n'ai entendu citer qu'un seul chien qui parlât, et il ne pouvait prononcer que vingt-cinq mots.

— Un chien parler! dit Augusta en secouant la tête avec incrédulité; je ne croirai jamais cela.

— Je ne le croirais pas non plus, si ce n'était papa qui me l'a dit. Il l'avait lu dans un gros livre dont l'auteur est Leibnitz, le grand philosophe. Leibnitz avait vu et entendu le chien. Mais quoique mon chien Apollon ne puisse parler, il sait parfaitement se faire comprendre. Par exemple, je lui avais dit Alix. Il se mit à marcher lentement le long des cartes, en s'arrêtant d'abord devant l'A et en mettant son nez dessus, ce qu'il fit ensuite devant L, devant I et devant l'X. Il apporte les cartes, si vous le voulez, et les met à vos pieds.

— Ah! mais, Alix est un nom si court; crois-tu qu'il pût faire Alexandre, par exemple?

— Je lui ai justement dit ce nom et plusieurs autres tout aussi longs. Mais, ce qui m'a le plus étonné, c'est son arithmétique.

— Son arithmétique! s'écria encore Henri. Bon, si un chien apprend l'arithmétique, me voilà obligé d'en savoir un peu plus que je n'en sais.

— C'est exactement vrai; il additionne, multiplie, soustrait des nombres au-dessous de vingt-six. Ainsi, je lui ai demandé combien font cinq fois quatre; il m'a apporté la carte où il y avait vingt. Puis je lui ai dit de soustraire six de quinze; il m'a apporté la carte où il y avait neuf.

— Oh! s'écria Henri, il ne pouvait savoir tout cela; son maître lui faisait des signes.

— Il y avait des spectateurs qui le croyaient aussi et qui guettaient le maître d'Apollon; mais n'aurait-il pas été plus difficile, penses-tu, de voir et de comprendre des signes que de faire des multiplications et des soustractions? Il fit bien des choses encore, mais elles ne me parurent pas si étonnantes, parce que c'étaient des réponses, toujours les mêmes, à certaines questions qu'on lui avait répétées très-souvent sans doute. Par exemple, il désigne toutes les capitales des pays de l'Europe, les principales villes de France, les villes où il a été, l'endroit où il est né, son âge. Il désigne aussi les planètes, leur distance les unes des autres, leur distance de la terre, le temps de leur révolution autour du soleil. »

On fit mille questions à Eugène, et chaque réponse chaque détail excita une nouvelle admiration.

« Après tout, dit Augusta, je ne me soucierais pas beaucoup d'avoir un chien savant; et quoique je voulusse bien voir Apollon, je ne l'aimerais pas autant que Zémir, le petit chien de cette pauvre Sylvie.

— C'est que, dit la mère des enfants, si les talents, soit chez les hommes, soit chez les animaux, excitent l'admiration, la bonté seule touche le cœur. Tes yeux s'ouvraient tout grands d'étonnement pendant le récit de ton frère, mais l'autre jour ils se remplirent de larmes en voyant le dévouement et la fidélité de Zémir.

— Avais-je les larmes aux yeux, chère maman? Je me rappelle bien pourtant que je ne ressentais que du plaisir.

— Nos plus doux sentiments amènent presque toujours des larmes dans nos yeux. »

L'histoire de Zémir et de sa maîtresse n'est pas moins intéressante que celle d'Apollon. Sylvie était une pauvre fille que des accès d'épilepsie avaient rendue presque idiote. Elle menait une vie vagabonde, errant dans les champs, où elle cueillait des fleurs et cherchait des fruits et des racines. On la voyait tous les jours dans les rues du village, par la pluie, par la neige, par le vent, sans nul souci du temps, excepté l'hiver, cependant, quand le froid était par trop mordant. Elle tâchait alors de trouver une petite place à quelque foyer hospitalier, et, approchant du feu ses pieds gelés mal protégés par des souliers percés, elle regardait vaguement autour d'elle, le sourire aux lèvres, en disant :

« La pauvre Sylvie a froid. »

Son petit terrier, Zémir, était toujours auprès d'elle. Il était le seul être vivant qu'elle aimât, le seul aussi dont elle fût aimée. Quand elle allait labourant avec ses sabots l'épaisse couche de neige, il la suivait, sautant et bondissant derrière elle, s'enfonçant presque tout entier à chaque bond. Par la pluie, le pauvre petit animal remplissait sa triste tâche la tête pendante et la queue serrée contre ses jambes. Mais, dans les beaux



jours d'été, Zémir avait ses plaisirs; quand Sylvie errait dans les sentiers ombragés et le long des haies, sa robe toute déchiquetée, sa capote de guingamp renversée sur ses épaules et son tricot en mains (seul travail dont elle fût capable), Zémir semblait plein de vie et de gaieté. Tous les enfants connaissaient Zémir; ils avaient une sorte de respect pour l'amitié dévouée qu'il portait à Sylvie; car, même chez les chiens, l'amitié véritable est si belle! Les petites filles, les petits garçons lui donnaient une caresse, une bonne parole, et, d'aventure, un petit morceau de pain d'épices ou de tartine. Les chiens même bondissaient autour de Zémir avec des démonstrations toutes bienveillantes, et Zémir répondait à leurs salutations par de joyeux aboiements.

Mais ce qui avait surtout ému Augusta et mérité d'être raconté, ce sont les soins dévoués et les services si utiles qu'il rend à la pauvre Sylvie.

Cette pauvre fille était quelquefois saisie par ses accès au beau milieu des champs. Pendant les accès et le long sommeil qui les suivait presque toujours, Zémir ne la quittait jamais. On l'a vu dans ces circonstances, les pattes appuyées sur son bras, les yeux attachés sur son visage, et poussant un aboiement de détresse.

Un jour que Sylvie revenait du bois avec un panier de belles fraises, elle s'assit, et, pendant qu'elle se reposait, un de ses accès la saisit. Un jeune garçon vint à passer; il aperçut les fraises, et, remarquant que Sylvie avait perdu connaissance, il céda à la tentation de les voler. Il savait que voler est mal, et il sentait que ce vol, en particulier, était horrible; cependant, le plaisir de satisfaire sa gourmandise l'emporta. Il s'approcha doucement des fraises; mais, au moment où il s'emparait du panier, Zémir se jeta sur lui, saisit sa blouse entre ses dents et le retint sans qu'il pût s'échapper. Le garçon eut beau le frapper, il ne put parvenir à lui faire lâcher prise. Zémir grognait avec un accent de reproche tel, que le voleur rentra en lui-même; après un peu d'hésitation, il eut honte de sa vile action et remit le panier à sa place. Alors Zémir relâcha son prisonnier et retourna auprès de sa pauvre maîtresse.

On comprend maintenant pourquoi Augusta préférait Zémir à Apollon : le cœur est au-dessus de l'esprit, la bonté au-dessus du talent.

Traduit de MISS SEDGWICK.

Par Melle DESLONGSCHAMPS.

## VARIÉTÉS.

### LE CARDAMOME.

Le cardamome est une plante aromatique qui ne croît guère que dans les environs de Cananor, dans l'Inde. Il produit, dans de petites gousses, une espèce de poivre dont les Orientaux font une grande consommation dans leurs ragoûts. On le transporte dans toutes les parties de l'Asie, en Perse, en Arabie, en Turquie; mais en Europe, il n'est guère d'usage que dans la médecine. Cette plante a cela de particulier, qu'on n'est obligé ni de la semer, ni de labourer les champs pour la cultiver. On se contente de mettre le feu aux herbes qui croissent pendant la saison des pluies; leurs cendres fertilisent la terre, et la dispose à produire le cardamome.

### LE MONT FAULHORN ET LE TORRENT DU GIESSBACH (SUISSE).

Le Faulhorn est une montagne de l'Oberland bernois, située à 2753 mètres au-dessus de la mer, entre la vallée de Grindelwald et le lac de Brienz, et du sommet de laquelle on découvre une vue magnifique, comparée et préférée même par quelques connaisseurs à celle du Righi. L'ancien aubergiste de l'Aigle à Grindelwald y a fait construire une maison, achevée en 1832, à 25 mètres environ au-dessous du point le plus élevé du côté du midi, et habitée du commencement de juillet à la fin de septembre.

Depuis l'établissement de cette auberge, qui se compose de trois étages, et qui offre toutes les commodités qu'on peut trouver dans une habitation placée à cette hauteur (925 mètres au-dessus de celle de Righi, 113 mètres au-dessus de l'hospice du Saint-Bernard, et par conséquent la plus élevée de toute l'Europe), un grand nombre de voyageurs montent chaque jour au Faulhorn, quand le temps est beau, pour y voir se coucher et se lever le soleil. Les chemins, qui étaient autrefois très-mauvais, parce qu'ils étaient peu fréquentés, sont aujourd'hui dans un état satisfaisant.

La vue dont on jouit du sommet du Faulhorn s'étend sur les cantons de Berne, d'Unterwalden, Lucerne, Zug, Argovie, Bâle, Soleure, Fribourg et Neuchâtel.

Huit chemins conduisent au sommet du Faulhorn. En général, il vaut mieux monter par le Giessbach, pour se ménager le plaisir de la surprise, et redescendre, soit par Grindelwald, soit par la grande Scheideck.

On suit d'abord les chutes inférieures du Giessbach, puis on monte dans des bois et sur des pâturages escarpés, en laissant à gauche le chalet d'Axalp, près de la chute supérieure, qui tombe dans une gorge boisée. Une heure plus haut, on trouve des chalets où l'on peut se procurer du lait et du fromage, et d'où une heure quarante-cinq minutes ou deux heures suffisent pour s'élever jusqu'au sommet. Quinze minutes avant d'atteindre le point culminant, on découvre tout à coup la chaîne des Alpes bernoises.

Le Giessbach est un torrent qui descend des lacs de Hagel et de Hexen, et qui, avant de se jeter dans le lac de Brienz, fait quatorze chutes.

Les six ou sept chutes inférieures, les seules que l'on visite d'ordinaire, sont les cascades, sinon les plus fortes et les plus hautes, du moins les plus pittoresques et les plus gracieuses de toute la chaîne des Alpes. Leur encadrement tout naturel semble un chef-d'œuvre de l'art. La troisième, la cinquième et la septième méritent surtout d'être admirées de près. La sixième offre cette beauté particulière, que l'on peut sans danger passer par derrière et la voir tomber devant soi du haut du rocher qui surplombe.

De charmants chemins ombragés serpentent sur les deux rives, mais on reste presque toujours sur la rive droite. Au haut de la colline qui domine le débarcadère est l'hôtel du Giessbach, où l'on trouve un grand assortiment de sculptures sur bois et des chanteuses d'airs nationaux, qui ont remplacé le maître d'école Kerhri et sa famille, si connus autrefois de tous les voyageurs. On y joue aussi, moyennant rétribution, de la corne des Alpes. Du plus grand des trois hôtels qui y ont été construits on découvre une vue magnifique.

NARCISSE MAURY.

Pyramiento de Madrid





Le mont Faulhorn et le torrent du Giesslach (Suisse).  
Ayuntamiento de Madrid